

AURIOL

De temps en temps, au cirque Fernando, situé en haut de la rue des Martyrs, on remarque un tout petit vieillard coiffé d'un bonnet à grelots, à l'œil noir et d'une vivacité extraordinaire, la lèvre surmontée de deux moustaches pareilles à deux brins de fumée, souple, alerte, frétilant, sautillant, prompt à la cabriole.

Ce petit homme, regardez-le bien; tâchez, si vous le pouvez, de le fixer au bout de votre lorgnette; essayez de graver dans votre mémoire quelques-uns de ses traits si mobiles, car cet homme a été une des célébrités de son temps.

Il a été fameux autant que qui que ce soit, autant que Rossini, autant que Deburau, autant que M. Scribe. Il a été fêté, applaudi, à l'égal des plus grands; il a occupé de lui les gazettes et les feuilletons, à une époque où les feuilletons étaient des événements et des oracles.

De son pied infatigable et léger, il a parcouru les quatre parties du monde, et les quatre parties du monde lui ont jeté des couronnes. Son bonnet à sonnettes est devenu légendaire comme le petit chapeau impérial.

C'est Auriol.

Auriol, le clown par excellence!

Auriol, un talent à part, qui n'a procédé de personne, ni de Ravel, ni de Forioso, ni de Mazurier, et qui n'a pas fait d'élèves.

Auriol appartient étroitement à l'histoire de la société sous le règne de Louis-Philippe. Il domine toute cette période, du haut d'une perche.

Le nom, c'est l'homme — prétendent quelques-uns. A ce compte, le nom d'Auriol ne semble-t-il pas fait avec celui d'Ariel?

Les Provençaux, jaloux d'imposer leur langue à l'univers entier, vous diront aussi qu'Auriol signifie *loriot*, du nom d'un oiseau qui, par son ventre d'une riante couleur jaune, semble occuper le rang de clown dans l'ordre ornithologique.

Des littérateurs sérieux n'ont pas dédaigné d'écrire de longues pages sur Auriol. M. Hippolyte Rolle, entre autres, qui fut ce qu'on appelait jadis un *aristarque* important, lui a consacré une notice biographique.

Théophile Gautier, que toute plastique séduisait, a également tracé de lui un portrait enthousiaste : « C'est le clown le plus spirituel et le plus charmant que l'on puisse imaginer — dit-il, — les singes sont boiteux et manchots à côté d'Auriol; les lois de la pesanteur paraissent lui être complètement inconnues : il grimpe comme une mouche le long des parois vernissées d'une

haute colonne; il marcherait contre un plafond, s'il le voulait.

» Le talent d'Auriol est encyclopédique dans son art : il est sauteur, jongleur, équilibriste, danseur de corde, écuyer, acteur grotesque, et à toutes ces qualités il joint des forces prodigieuses. C'est un Hercule mignon, avec de petits pieds de femme, des mains et une voix d'enfant; il est impossible de voir des muscles mieux attachés, une structure plus légère et plus forte; le tout surmonté d'une tête jovialement chinoise, dont une seule grimace suffit pour exciter l'hilarité de toute la salle. Quant à moi, je ne vois rien au-dessus d'Auriol. »

J'en dirai autant à mon tour; je me le rappelle, comme si c'était hier, bondissant sur le tremplin, et franchissant — tantôt six chevaux avec leurs cavaliers, tantôt un peloton de vingt-quatre soldats, la baïonnette au bout du fusil.

D'autres fois, enroulé sur lui-même, il s'élançait à travers un cercle de pipes, étroit comme une coiffe à chapeau.

Ses exercices des chaises et des bouteilles sont demeurés classiques; il apportait — et il y apporte encore — une aisance, une gaieté qui lui sont particulières. Il scandait ses mouvements avec trois petits cris gradués : *là!... là!!.. et là!!!*

Le premier *là!* c'est lorsqu'il apporte ses chaises, qu'il les installe, qu'il les assujettit, qu'il les cale.

Le second *là!!* cri d'encouragement et de confiance, c'est lorsqu'il monte dessus, qu'il s'y pose, qu'il s'y maintient.

Le troisième *là!!!* plus aigu et plus triomphant que les autres, c'est après le tour exécuté. Il exprime la satisfaction, le contentement.

On sent qu'Auriol aime son art avec passion, qu'il l'aime par-dessus tout. Il le prouve surabondamment en se produisant de nouveau devant le public dans une vieillesse assez avancée, et en continuant à se tenir debout sur un cheval, — à un âge où tant d'autres n'ont pas assez de leurs deux jambes et d'une canne pour se tenir debout sur le sol.

Lorsqu'il ne joue pas au cirque Fernando, soyez certain qu'il est dans quelque cirque de province, occupé à se rendre utile, à traîner la chambrière sur le sable de l'enceinte, à élever de ses deux petits bras un disque de papier, à passer la jambe aux régisseurs, ou à faire cinq ou six tours de roue, — comme au bon temps.

En cela, il est de l'école des indomptables et des insatiables, qui se cramponnent jusqu'au dernier moment au théâtre de leurs succès. Il est de l'école de madame Saqui et de Brunet.

A la ville, Auriol n'est pas moins fantastique qu'à la scène. Il porte une polonaise à brandebourgs et des pantalons d'une largeur exorbitante, sous lesquels ses pieds disparaissent en entier; il aime à s'enguirlander de chaînes et de bijoux.

Du reste, bon époux et plusieurs fois père.

On pourra (le plus tard possible) lui appliquer cette épitaphe, extraite de l'Anthologie grecque :
« Que la terre lui soit légère ! Il a si peu pesé sur elle ! »